

JE VEUX VIVRE
ma
féminité

ELISABETH ELLIOT



230 rue Lupien,
Trois-Rivières (Québec)
Canada G8T 6W4

1 *Ce Dieu qui nous tient en sa garde*

Quand Walt, à Noël, est venu me demander ta main, je lui ai dit: «Il n'est personne à qui je la donnerais plus volontiers.» Et puis, nous avons parlé du long délai qui s'imposerait si tu devais terminer tes études universitaires avant de vous marier. «Pensez-vous pouvoir tenir jusqu'au bout?» ai-je demandé. Et sans l'ombre d'une hésitation, il m'a répondu: «Madame, je suis calviniste».

Ce qu'il entendait par là, il savait que je le comprendrais. Nous sommes calvinistes aussi, toi et moi, en cette foi que nous avons que Dieu nous tient en sa garde. A aucun moment de notre vie, nous ne sommes livrées au hasard. Parmi tout «ce qui tourne au bien de ceux qui aiment Dieu», Walt incluait le délai qu'il lui fallait accepter pour que vous terminiez, lui son séminaire et toi tes études. Il voyait le devoir qui s'imposait à vous deux et le recevait comme la volonté de Dieu, si bien que la force de ses sentiments ne risquait pas d'affaiblir sa résolution. Il savait, comme le Psalmiste, que «ma chair et mon coeur défont, mais Dieu est la force de mon coeur et mon partage à jamais». Je suis reconnaissante à Dieu de t'avoir donné un mari comme celui-là.

2 Non pas «qui suis-je?», mais «à qui suis-je?»

D'une façon ou d'une autre, ces notes parleront toutes du sens de la féminité. Au cours des dix dernières années, les femmes ont cherché à devenir le point de mire de l'attention générale. On en parle, on en discute, on se pose des questions, on fait des lois à leur sujet — conversations, discussions et peut-être lois étant, pour la plupart, le fait des femmes elles-mêmes, tandis que les questions sont surtout, je suppose, le fait des hommes. Les éditeurs ont publié sur les femmes un torrent de livres qui les exhortent à rejeter les rôles traditionnels, à refuser la place où la société les a — dit-on — confinées et asservies pendant des siècles, et à poursuivre, selon l'expression de certains auteurs, des buts «humains», buts qui, intéressants ou non, sont réputés territoire masculin et que l'on distingue des buts «biologiques», ou procréateurs.

Entre «être une femme» et «être un homme», y a-t-il une différence fondamentale?

Y a-t-il quelque chose d'inhérent à la nature humaine ou à la nature de la société qui oblige de lier certains rôles, certaines tâches à l'un des sexes? L'autorité devrait-elle être associée exclusivement, ou principalement, à l'homme plutôt qu'à la femme? Le privilège de diriger a-t-il de l'importance? Celle qui a porté l'enfant doit-elle nécessairement en prendre soin? Qu'est-ce que le mariage? La vie conjugale? Le sort de la femme est-il vraiment aussi déplorable que l'affirme Germaine Greer quand elle le définit ainsi: «Une existence de faux-semblants et de rituels idiots, où abondent les présages de malheur et les échecs?»

En cherchant à répondre à ces questions, on prend le plus souvent un point de départ erroné. On part de *soi*. On demande: «Qu'est-ce que j'éprouve, en réalité?», et on sup-

pose qu'on trouvera la vérité si un nombre suffisant d'opinions personnelles s'expriment. Observant une tendance analogue, Carlyle notait avec ironie: «Déduire une honnêteté de l'action combinée de nombreuses canailles, c'est vraiment une tâche sans espoir!»

Certes, s'asseoir en rond et exprimer ce qu'on ressent procure, superficiellement, une certaine consolation, un certain réconfort. On trouve en général plusieurs personnes qui éprouvent les mêmes sentiments que vous, ou (ce qui est encore plus rassurant et consolant) qui se sentent plus malheureuses que vous. Mais ce n'est pas ainsi qu'on va vers la vérité.

Afin d'apprendre ce qu' «être femme» veut dire, il faut partir de celui qui a fait la femme.

3 *Où accrocher notre âme*

Tous les dimanches matins à l'église, nous redisons un credo. Tu connais le texte: «Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, Créateur de toutes choses, les visibles et les invisibles». Cette affirmation n'a rien à voir avec mes opinions ou mes émotions: c'est l'affirmation d'un fait objectif, accepté par la foi. Et quand, debout parmi d'autres chrétiens, je redis cette affirmation, je ne parle pas du tout de moi. Ce que je dis, en ce qui me concerne, c'est simplement que je me soumetts à ces vérités. C'est là que je me tiens, c'est la réalité.

Quand je vais à l'église, très souvent (presque toujours, j'en ai peur!) mes sentiments prédominent en moi. C'est naturel. Nous sommes humains, nous sommes «nous», éprouver un sentiment ne nous demande nul effort. Mais l'adoration de Dieu n'est pas un sentiment. Ce n'est pas quelque chose que nous éprouvons: c'est une action, qui exige une discipline. Nous avons à adorer «en esprit et en vérité». Ne nous inquiétons pas de nos sentiments: c'est en dépit d'eux que nous avons à adorer.

M'apercevant que mes pensées se dispersent dans toutes les directions et qu'il me faut les ramener au bercail comme des brebis capricieuses, je m'agenouille avant que commence le service divin et je prie pour être libérée de la vague préoccupation de moi-même, de mes intérêts personnels, et pour me tourner vers Dieu pendant cette courte durée d'une heure. Souvent, les mots de la «prière de Jésus» que j'ai apprise de ce pèlerin russe qui passa sa vie à en scruter la pleine signification m'aident à opérer ce rassemblement intérieur: «Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi». Les chrétiens orthodoxes répètent cette prière sans se lasser, au rythme de la respiration. Même en dehors des moments

du service divin, elle m'a permis de prier alors que les mots me manquaient.

Quand, debout, je dis le credo, je m'élève aux vérités éternelles, bien au-delà de tout ce qui n'a pas grande importance c'est-à-dire, ce que je ressens, ce que j'ai à faire en sortant de l'église, ce qu'un tel m'a dit ou m'a fait. J'accroche mon âme à ces crampons fermes, à ces «je crois». Et je suis fortifiée.

Parfois, nous chantons l'hymne magnifique de Saint Patrick:

«Sur moi aujourd'hui j'attache

Le nom sublime de la Trinité,

En invoquant Celui qui est le même,

Trois en Un et Un en Trois.»

«Sur moi aujourd'hui j'attache

La puissance de Dieu pour maintenir et guider,

Son oeil pour guetter, sa force pour résister,

Son oreille pour entendre ce dont j'ai besoin.»¹

Si je crois vraiment ces *grandes* choses que nous disons et chantons ensemble, alors, il sera pris soin de ces *petites* choses (et qu'est-ce qui n'est pas petit, en comparaison?).

Je me situe. Je m'oriente. J'ai besoin de le faire souvent, plus souvent, me semble-t-il, à l'heure actuelle où tant de gens ne savent plus où ils en sont.

4 *Une fille, non un fils*

Pour comprendre ce qu'est la féminité, il nous faut partir de Dieu. S'il est véritablement «Créateur de toutes choses, les visibles et les invisibles», il prend assurément en charge toutes choses, immenses et minuscules, sublimes et banales: s'il prend en charge le plan d'ensemble, Dieu prendra aussi en charge les détails.

Nous entendons dire quelques fois: «Cet accident qu'est le sexe, masculin ou féminin», comme si c'était peu de chose que d'être un homme ou une femme. C'est loin d'être peu de chose! C'est notre nature. C'est le mode sur lequel nous vivons notre vie. C'est ce que nous sommes appelées à être, toi et moi — appelées par Dieu qui nous prend en charge. C'est notre destin, prévu, ordonné, accompli par un Dieu qui est toute sagesse, toute puissance, tout amour.

J'avais désiré un fils. J'avais la certitude que tout homme désire avoir d'abord un fils, et cela me semblait logique de souhaiter que l'aîné soit un garçon, un «grand frère», le premier né, l'héritier. Nous avons donc prié pour avoir un fils, et ton père était tout à fait certain que Dieu nous l'accorderait.

Il était près de moi quand tu es née. J'ai pu voir son expression quand le médecin a dit: «C'est une fille». Il m'a souri et a dit aussitôt: «Elle s'appelle Valérie». L'infirmière t'a enveloppée dans une petite couverture et t'a posée de façon à ce que je puisse voir ton visage, et tes yeux — alors d'un bleu plus sombre — étaient grand ouverts, regardant les miens (comment un nouveau-né sait-il regarder dans les yeux?). Une personne. A présent distincte et indépendante de moi. Ma fille.

Un peu plus tard, on t'a amenée à moi, je t'ai tenue, puis ton père t'a prise de mes bras, t'a serrée contre lui et a

dit: «Petite poupée!». Il n'était pas enclin à la sentimentalité, ni au «langage bébé», mais on ne pouvait vraiment pas te décrire autrement: joues roses et lèvres roses, yeux bleus, frange soyeuse de cheveux clairs (le médecin et l'infirmière, qui étaient mariés, parents de sept enfants, ont dit eux-mêmes que tu étais ravissante).

Ton père était très satisfait (je le voyais bien!) d'avoir une fille au lieu d'un fils. Et donc j'étais satisfaite. C'est de Dieu que nous t'avions reçue, Dieu à qui nous avons demandé un fils et qui savait (pour quelles raisons, inconnues de nous?) que son choix était meilleur.

Si l'on croit en un Dieu qui dirige les grands événements, il nous faut croire qu'il dirige aussi les petites choses. Mais c'est nous, bien sûr, qui voyons les choses «grandes» ou «petites». Comme le dit Amy Carmichael:

«Pour toi, rien n'est grand, rien n'est petit,
Car tu es tout, et tu remplis tout.»

5 *La Création – la femme pour l'homme*

Toute cette après-midi, le vent a soufflé violemment et le soleil ne s'est montré que par intervalles entre les nuages qui filaient à toute vitesse. MacDuff et moi, nous sommes allés à Nantucket Sound où nous pouvions courir sur une longue plage déserte, parce que j'avais envie de sortir dans ce vent. Celui-ci nous poussait et nous avons fait plus d'un kilomètre avant de rebrousser chemin; mais alors, le vent nous envoyait du sable dans les yeux et nous gênait pour avancer. Il me fallait foncer tête baissée. MacDuff aplattissait les oreilles et éternuait quand le sable se plaquait sur son museau. A moitié chemin, j'ai trouvé une dune qui pouvait nous abriter et je me suis assise. MacDuff était heureux de rester tranquille près de moi, mais après quelques minutes, l'obligation de creuser s'est imposée à lui, et il a creusé avec une énergie farouche, envoyant derrière lui, de ses vigoureuses pattes de devant, un tourbillon de sable.

Il n'est pas difficile de penser à la grandeur de Dieu quand on regarde la mer, l'immensité de l'horizon et du ciel. Il n'est pas difficile d'évoquer la puissance de son imagination quand on étudie les dessins des coquillages. (Je dis qu'il n'est pas difficile d'y *penser*; mais il est malaisé, il est impossible de les *comprendre*. Jean de Damas, Père de l'Eglise du VIII^e siècle, le disait: «Dieu est infini et incompréhensible, et tout ce qu'on peut comprendre de lui, c'est qu'il est infini et incompréhensible».) Dieu est le Tout-Puissant, le Créateur, le Dieu de l'Ordre, de l'Harmonie, l'Inventeur des Formes. Nous croyons à l'histoire de la création telle qu'elle est décrite dans les deux premiers chapitres de la Genèse, et nous nous réjouissons de savoir que celui qui a fait toutes ces merveilles s'est réjoui en les regardant.

Il fit toutes choses selon sa Parole puissante, et en les regardant il vit que cela était bon.

Il fit l'homme à son image, et pour la première fois, il vit quelque chose qui n'était pas bon: il n'était pas bon que l'homme fût seul. Dieu décida alors de faire quelqu'un qui lui convienne et qui l'aide. Et c'est après avoir pris cette décision, selon Genèse 2,19 qu'il fit les animaux, les oiseaux — comme si l'homme pouvait trouver une aide parmi eux. Il les amena à Adam «pour voir comment il les appellerait». Imagine le Créateur tout-puissant attendant «pour voir» ce que sa créature, Adam, pourrait trouver comme noms! Adam en vint très bien à bout. La force de son imagination était aussi impressionnante. Il pensa à des noms pour tout le bétail, tous les oiseaux, tous les animaux. Et lui et Dieu, ils ont dû les regarder ensemble: quel tableau ce dût être! En contemplant ces autres créatures, Adam n'a-t-il pas connu une hésitation sur son identité (je l'aurais eue, moi!) en se demandant: «Qui suis-je donc, comparé à eux?»

Nous aimons les zoos, toi et moi. Nous y restons immobiles, fascinées. Un jour, nous avons regardé des tigres s'accoupler (une dame près de nous a dit: «Bravo, petite!», mais un homme a déclaré: «Moi, je m'en vais!»). Un autre jour, quand tu avais trois ou quatre ans, tu as dit en observant un éléphant: «Comment ça se fait qu'ils ont ces machins au lieu de pieds?»

Les animaux nous regardent aussi, leurs yeux à travers les barreaux rencontrent les nôtres. Quelque chose d'infiniment plus grave que ces barreaux nous sépare. C'est là un abîme profond, un mystère insondable, qui me semble parfois être compris par les animaux (il y a tant de sérénité dans leur regard) mais qui me rappelle que mon ignorance est sans bornes. Les hommes capturent, utilisent, dominent et tuent les animaux. Parfois, ils les aiment.

Nous aimons MacDuff. Il n'y a pas d'autre mot: nous l'aimons. C'est un bon compagnon, parfaitement silencieux quand il est dans la maison et que je travaille, parfaitement prêt à aller faire ce que je décide de faire dans l'après-midi, parfaitement dévoué à la tâche que Dieu (oui, je le crois) lui

a assignée: me rendre heureuse. Adam, j'en suis sûre, aimait les animaux qui étaient ses compagnons dans le jardin d'Eden. Peut-être même avait-il une affection particulière pour un chien, ou un cheval, ou une licorne. Mais que comprenait-il? Que comprenons-nous?

Hier, je lisais une information sur un beau cheval de course qui s'était brisé la cheville et qui continua à courir, faisant ce qu'on l'avait entraîné à faire, jusqu'au moment où il fut obligé de s'arrêter. On essaya de le plâtrer, mais quand il reprit conscience, dans l'affolement de la peur et de la souffrance, il se débarrassa de son plâtre. On dû l'abattre. La photo de ce magnifique animal qui se cabrait, retenu par de fines rênes, m'a empli de honte. Son obéissance aux entraîneurs et au jockey a procuré à ses propriétaires de l'argent, à lui la souffrance et la mort. Personne n'a rien pu lui expliquer, ni lui demander pardon.

Les animaux sont là, créatures comme nous du même Dieu créateur, compagnons de souffrance muets et mystérieux. «Mais pour l'homme, il ne se trouva pas d'aide semblable à lui». Dieu aurait pu donner à Adam un autre homme pour être son ami, pour se promener avec lui, parler avec lui, discuter avec lui, s'il l'avait voulu. Mais pour Adam, il fallait davantage que la compagnie des animaux ou l'amitié d'un homme: il lui fallait l'aide de quelqu'un qui fût spécialement formé et préparé à remplir ce rôle. Ce fut une femme que Dieu lui donna, une femme «adaptée», lui convenant tout à fait, un être fait de ses os et de sa chair.

On n'utilise pas judicieusement quelque chose quand on ne sait pas pourquoi cela a été fabriqué, qu'il s'agisse d'une épingle de sûreté ou d'un bateau à voile. Pour moi, il est merveilleux d'être une femme sous l'autorité de Dieu: de savoir, d'abord que nous avons été *faites* («Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il le créa homme et femme»), et ensuite que nous avons été *faites pour* un certain but («Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise à l'homme et il l'amena vers l'homme»).

Telle a été l'idée à l'origine. Tel fut le but de la création de la femme. Le Nouveau Testament revient avec force et clarté sur ce but précis: «Car l'homme n'a pas été tiré de la fem-

me, mais la femme de l'homme, et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme» (1 Corinthiens 11,8-9). Certains textes peuvent recevoir des interprétations diverses, mais jamais, au grand jamais, je ne verrai d'ambiguïté dans celui-ci.